

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur: THÉO SPÉR.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: - Paul Devaux. - Salon de Paris. Le Christ appelant à lui les Affligés, d'après M. A. Maignan. - Le Coin d'un Parc, d'après M. C. P. Weber. - Les Poissons transparents.

TEXTE: - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Causerie. Etre Nerveuse. - Un Homme difficile à loger. Petite Etude de mœurs. - Voyages. De Gibraltar à Cadix. - Rien de Trop - Le Cygne et les Canards. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 23.

— 10°. A N N É E. —

10 Avril 1880.

## NOS GRAVURES.

PAUL DEVAUX.

Le nom de Paul Devaux marquera, d'une manière indélébile, dans les fastes de l'époque dont la Belgique va célébrer le mémorable anniversaire, car il a été un des principaux fondateurs de notre nationalité.

Paul Devaux naquit à Bruges le 10 Avril 1801. Resté orphelin à l'âge de quinze ans, il dirigea seul son éducation. En 1820, il se fit inscrire au barreau de Liège, créa quatre ans après, avec MM. Rogier et Lebeau, le „Mathieu Laensberg” feuille qui s'appela plus tard „Le Politique,” et dans laquelle il combattait énergiquement l'administration hollandaise.

La révolution accomplie, Paul Devaux fut élu, par la ville de Bruges, membre du Congrès national. Il était à vingt-huit ans l'un des esprits les plus sages et les plus clairvoyants de cette mémorable assemblée. Aussi fut-il appelé à faire partie du comité qui élaborait notre Constitution. Ce fut lui qui, le premier, proposa d'offrir la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg. Nommé ministre d'Etat peu de jours après, il fut adjoint à la députation chargée de se rendre à Londres pour y porter au futur roi des Belges l'expression du vœu national. Plus tard, nous le retrouvons encore à Londres, comme négociateur du traité fixant d'une manière définitive les limites de la Belgique.

Après avoir participé aux grands événements qui assuraient les destinées de sa patrie, Paul Devaux refusa constamment d'entrer dans aucune combinaison ministérielle; mais, membre de la Chambre des Représentants pendant trente-deux ans, il ne cessa d'y exercer la plus légitime influence et de jouir de l'estime et de la sympathie de tous ses collègues, à droite comme à gauche. Il se faisait surtout remarquer par une rare hauteur de vues et une éloquence persuasive et entraînante.

En 1863, Paul Devaux ne fut pas réélu représentant, mais il resta membre du Conseil communal de Bruges jusqu'en 1875.

Pendant tout le temps qu'il siégea à la Chambre, il n'y eut pas de grandes questions auxquelles il ne prit part. Aussi la réunion de ses principaux discours formerait une œuvre considérable et magistrale. Quant à ses travaux politiques et littéraires, — car il fut un écrivain des plus remarquables, — la liste en serait longue. Il y a d'abord l'ouvrage intitulé, „Les partis parlementaires et le pouvoir

l'abaissement du cens”; — de nombreux mémoires, publiés dans les bulletins de l'Académie royale de Belgique; — enfin deux volumes intitulés: „Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine”, œuvre capitale, savante, profonde, lumineuse, où l'on assiste au développement de la petite Rome du Palatin, devenant successivement la puissance colossale que l'on connaît.

Dans les dernières années, une infirmité terrible avait frappé notre éminent concitoyen: il était devenu aveugle; mais, comme Milton, il se servait de la main de sa fille pour dicter les admirables pages qui ont été le digne couronnement de sa carrière politique et littéraire.

Paul Devaux est mort à Bruxelles le 29 janvier 1880, et devant sa tombe toutes les opinions, confondues dans une même pensée de regret, se sont unies pour rendre un dernier hommage à ses austères vertus, à sa haute intelligence et à son ardent patriotisme. Certes, ç'a été un spectacle consolant de voir, dans les circonstances présentes, cette espèce de trêve qui s'est faite entre les partis, pour honorer une grande et illustre mémoire.

SALON DE PARIS. — LE CHRIST APPELANT A LUI LES AFFLIÉS.

Parmi les œuvres capitales qui se sont fait remarquer au dernier Salon de Paris, figurait en première ligne celle dont nous donnons la reproduction. — Elle est, en effet, aussi remarquable par l'exécution que par la manière dont le sujet est conçu: il était impossible de mieux symboliser les afflictions humaines, que ne l'a fait A. Maignan, l'éminent artiste français.



PAUL DEVAUX

en Belgique,” livre composé d'articles publiés dans la „Revue Nationale,” qu'il fonda en 1840; — les „Etudes politiques sur l'histoire des peuples anciens et modernes”, qui eurent un immense retentissement en Belgique et à l'étranger; — „Du suffrage universel et de

Peut-on trouver un paysage plus gracieux, plus souriant à l'œil que celui que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs? C'est la nature telle qu'elle s'est formée elle-même, avec sa luxuriante végétation, avec ses gazons émaillés de fleurs s'épanouissant au soleil, avec ses grands

LE COIN D'UN PARC.

arbres s'élevant en toute liberté vers le ciel.

Et comme pour ajouter à la gracieuseté et au charme de ce paysage, notre artiste a eu l'heureuse idée de placer au milieu de cette belle nature deux cerfs, ces hôtes si intéressants de nos bois. Celui que vous voyez-là, dressant la tête comme pour interroger l'horizon, c'est le mâle. Il a conduit sa femelle boire l'eau fraîche de l'étang, et pendant qu'elle élanche sa soif, il fait sentinelle.

#### LES POISSONS TRANSPARENTS.

Parmi les espèces très-curieuses de poissons, qui vivent dans les eaux des régions tropicales, il en est une des plus remarquables, appelée „Poissons transparents” ou „Ambasse ranga,” nom que les Indiens lui donnent.

Ces poissons, vus de côté, sont très-larges, tandis que vus de face, ils sont très-minces; leurs nageoires sont hérissées d'aiguillons très-pointus.

Ce que ces animaux ont de plus remarquable, c'est leur transparence; leurs écailles, argentées, d'une couleur légèrement brunâtre, avec de petits points noirs, sont aussi transparentes que du cristal, de telle sorte que l'on peut parfaitement voir dans l'intérieur de leur corps. Ainsi on distingue très-bien les organes de la respiration, le cœur, l'estomac, tout le squelette.

On trouve ces poissons dans les marais et les étangs de l'Inde; mais on ne sait rien encore de leur manière de vivre.

#### LE FILS DE L'INCONNU.

##### XXI. — LA RÉUNION. (Suite.)

Au moment où Onno Gratama attendait avec anxiété que le vieux moine continuât de parler, celui-ci ferma les yeux, et on eût dit que c'était pour toujours; mais il les rouvrit bientôt et ses lèvres laissèrent échapper ces paroles:

— Mon cher Onno, mon dernier vœu... c'est d'être transporté au St Sépulcre... pour y mourir...

L'ex-corsaire fit un signe à ses compagnons d'armes, qui formèrent une espèce de civière au moyen de deux lances recouvertes de quelques vêtements; il souleva lui-même le corps du martyr et l'y plaça doucement.

— Je redouble vos douleurs, mon père, soupira Onno en entendant le moribond pousser involontairement un profond soupir.

— Non, non, je suis bien ainsi; mais hâtez-vous, je sens la vie m'échapper de plus en plus.

Gratama chargea quelques-uns de ses amis de veiller sur sa femme et sur les autres prisonniers, si miraculeusement arrachés à la mort, et se dirigea aussitôt avec son précieux fardeau vers l'église qui renfermait le tombeau du Christ.

Lorsqu'on fut arrivé près du Temple, le moribond exprima le désir de s'y rendre à pied. Onno le souleva doucement dans ses bras robustes.

— J'ai encore une dernière communication à vous faire, avant d'entrer à l'église, dit Bruno: dans le souterrain qui nous a servi de prison, vous trouverez des papiers d'une haute importance pour vous... Dites à Ada... à tous. un dernier adieu... et maintenant laissez-moi faire ma dernière visite...

Le chevalier et ses compagnons soutinrent le père Bruno, qui semblait avoir oublié toutes ses souffrances, et dont le visage paraissait déjà rayonner de la gloire céleste. Il s'agenouilla; ses lèvres mourantes murmurèrent les dernières actions de grâces, et élevant vers le ciel son bras mutilé, le martyr expira le front appuyé sur le marbre du St Sépulcre...

A cette vue, des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux du rude Frison, et ses compagnons n'entendirent pas les paroles qu'il prononça, tant l'émotion étouffait sa voix.

Onno avait rempli fidèlement et jusqu'à la

fin sa pénible mission; quoique son âme fût remplie d'une immense douleur, la situation dans laquelle il se trouvait ne lui permettait pas de s'y abîmer. Il ressentait vivement le besoin de retourner auprès de sa compagne, avec qui il avait à peine pu échanger quelques mots, et auprès du jeune Hugo, qu'il n'avait pas même pu serrer dans ses bras après une si longue et si cruelle séparation.

Il les retrouva sous la garde du chevalier à qui il les avait confiés. Le premier mot d'Ada fut pour s'informer du père Bruno.

— Il est là, dit simplement Onno, en montrant le ciel... Vouons notre reconnaissance éternelle à ce digne serviteur de Dieu, mais songeons aussi au présent. Combien de choses n'ai-je pas à vous demander et à vous communiquer!

— Oh! je brûle du désir de connaître votre histoire, mon ami; mais auparavant nous devons vous ouvrir notre cœur...

— Faites, mon Ada, quoique votre récit probablement vous rappellera bien des douleurs; mais la fin en sera moins triste, puisque la Providence a permis que nous nous trouvions de nouveau réunis.

— C'est bien ainsi, Onno; oui, la fin de nos maux sera pour nous un doux souvenir, plus doux même que vous ne pouvez vous l'imaginer. Quant à notre séjour à Jérusalem, il faut y voir une marque mémorable de la bonté divine envers nous.

— Oh, oui! s'écria Onno Gratama, se trompant sur la signification de ces paroles; voir ainsi réunis ceux qui se croyaient séparés pour toujours...

— Vous avez raison, mon ami, fit Ada en souriant; notre réunion est un prodige.... Lorsque tout paraissait désespéré, j'ai été sauvée d'une mort horrible, non-seulement moi, mais encore le fidèle...

— Ah! oui, s'écria Onno, notre brave Hugo... Et sans achever, il lui serra fiévreusement la main.

— Mon père! s'écria Hugo, ne pouvant maîtriser plus longtemps son émotion, mon père bien-aimé!... combien je suis heureux de vous revoir.

— Je vois avec bonheur, mon ami, que vous n'avez pas oublié le nom que vous m'avez donné jadis... Vous aussi, vous continuerez à être un fils pour moi.

— Oui, mon père, c'est ainsi que vous devez me nommer désormais... Je suis votre fils, votre enfant!

— Certainement, vous êtes mon cher, mon fidèle Hugo, reprit Onno Gratama; et je vous remercie mille fois pour le dévouement que vous avez montré envers mon épouse.

— Ada est ma mère, comme vous êtes mon père, comme moi je puis me dire votre fils, votre Onno!

— Mon enfant est mort, interrompit Gratama d'une voix sourde. Oh! ne parlez pas de ce fils dans ce moment-ci.

— Le Ciel a rendu cet enfant à notre amour, mon ami, intervint Ada; notre Onno, que nous avons cru mort, se trouve devant vous et attend vos caresses paternelles.

La lèvre du Frison se plissa avec amertume en entendant ces paroles, et il voulut se plaindre de ce qu'il regardait comme une plaisanterie déplacée; mais il se contint, et jeta sur Ada et sur le jeune homme un regard de compassion. Il crut que les souffrances qu'ils avaient eu à subir leur avaient dérangé l'esprit.

— Ecoutez-moi, mon père, dit avec feu le jeune homme, qui voyait avec peine l'incrédulité de l'auteur de ses jours; je vais vous faire comprendre ce qui vous semble incompréhensible; asseyez-vous à côté de moi.

— J'écoute, répondit l'ancien corsaire, en jetant sur Hugo un regard interrogateur.

— Il y a seize ans, n'est-ce pas, commença le jeune chevalier, vous fûtes assiégé dans votre demeure par un parent indigne, par un chevalier lâche et félon. Votre château devint la proie des flammes, et à la lueur sinistre de l'incendie, vous vîtes votre fils, votre Onno, se débattre dans les eaux des fossés...

— Quels tristes souvenirs vous me rappelez là! s'écria l'époux d'Ada, en se couvrant les yeux de ses mains.

— C'est vrai, mon père, mais bientôt votre tristesse se changera en joie.

Gratama haussa les épaules, mais ne répondit rien; le jeune Hugo continua:

— L'enfant serait mort sans l'intervention d'un homme dévoué qui se jeta à l'eau et parvint à l'arracher au danger.... Cet homme, c'était le moine Bruno...

A ces mots, le jour sembla se faire dans l'esprit de l'ancien marin; après un moment de silence, il dit d'un ton incrédule, comme se parlant à lui-même:

— Et le moine n'aurait pas parlé, et il aurait conservé pour lui ce secret?...

— Le père Bruno était lié par un serment terrible; ce n'est qu'à cette condition qu'il obtint la vie pour lui et pour l'enfant; il dut jurer de ne jamais lui découvrir son origine.

Onno Gratama poussa un soupir de soulagement. Chaque mot du jeune homme semblait projeter un rayon de lumière dans son esprit. Il commençait à comprendre et à croire; mais de nouveau une objection se présenta:

— Bien, dit-il, mais comment donc ce secret a-t-il pu être dévoilé, alors qu'il était enseveli sous le serment du moine?

— Il fit en vain de nombreuses tentatives pour en être délié. Cependant, il y a quelques jours, lorsqu'il fut envoyé dans le camp des chrétiens, il se trouva en présence du traître...

— En effet, interrompit Onno, je l'ai rencontré dans notre camp, où il a fait semblant de ne pas me reconnaître, mais il devait bientôt tomber sous les coups des Musulmans...

— Le scélérat, reprit Hugo, avait reçu une blessure mortelle dans un combat contre les Infidèles. Le père Bruno le trouva agonisant... Il lui avoua ses crimes et le délia en même temps du serment qu'il lui avait imposé. Et alors j'appris... ce que je vous ai révélé...

Ce qu'Onno entendait là était pour lui comme un songe, dont il craignait d'être bientôt tiré; il n'osait croire à un bonheur si grand, et cependant la vérité se dressait devant lui, claire, évidente.

Une fois convaincu, il se livra entièrement aux transports d'une joie sans mélange. Il ouvrit les bras et pressa sur son sein ce fils si longtemps pleuré, si miraculeusement retrouvé.

Il riait et pleurait à la fois, tantôt regardant son enfant dans un silence recueilli, tantôt l'appelant des noms les plus doux.

Ada aussi eut sa part dans les embrassements et les étreintes qui ne firent plus qu'un même groupe de ces trois êtres, réunis d'une façon si merveilleuse.

— Mon ami, s'écria Ada au milieu de ses larmes, après les premiers épanchements de sa joie, mon ami, vous avez retrouvé votre fils, l'héritier de votre nom... Permettez maintenant que je vous présente à mon tour ma fille, qui s'appelle Ada comme moi.

En disant ces paroles, elle court vers une salle voisine.

— Voici mon Ada, dit-elle.

Onno Gratama crut reconnaître la jeune fille pour l'avoir vue enchaînée au pied de l'échafaud. Cependant, il ne comprenait rien aux paroles de sa femme, et la considérait d'un oeil étonné.

— Vous voyez devant vous, reprit Ada, la sœur de l'émir à qui vous avez accordé si généreusement la vie... Jadis elle s'appelait Armide, mais depuis qu'elle a abjuré le mahométisme, depuis que je lui ai conféré le baptême, elle s'appelle aussi Ada. Elle a été pour moi une amie tendre et fidèle... et pour notre Onno plus encore... Mais demandez-le à votre fils lui-même.

Le chevalier regarda Hugo, qui restait debout; son pâle visage était couvert de rougeur; il tremblait d'émotion et jetait sur son père des regards suppliants. Celui-ci comprit tout.

Alors il prit le jeune homme et la jeune fille par la main, les réunit et dit d'un ton solennel:

— Mes enfants, aimez-vous et soyez heureux!

Pendant cette soirée du 15 juillet 1099, Jérusalem comptait dans ses murs des milliers d'hommes, dont le cœur battait d'émotion et de joie; mais il n'y en eut certes pas de plus

heureux que ces quatre personnes, dont la vie agitée avait offert tant d'incidents dramatiques, et qui maintenant se trouvaient au comble de la félicité.

(A continuer.)

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous sommes envahis tellement par le beurre artificiel, que les ménagères seront certainement contentes de pouvoir distinguer le dit beurre du beurre naturel. Ce moyen nous est indiqué par M. J. Dony, membre de l'Académie royale de Belgique.

„Le beurre artificiel, que l'on trouve actuellement en très-grande quantité dans le commerce, se comporte d'une manière toute particulière lorsqu'on le chauffe entre 150 et 160 degrés, dans une capsule ou dans un tube à réaction. A cette température, le beurre artificiel ne produit qu'une quantité insignifiante de mousse, mais la masse éprouve une sorte d'ébullition irrégulière, accompagnée de soubresauts violents qui tendent à projeter une portion du beurre hors du vase. La masse brunit; mais ce phénomène a lieu de la manière suivante: la partie grasse de l'échantillon conserve sensiblement sa couleur naturelle, et la matière caséuse, qui seule brunit, s'en sépare assez nettement sous forme de grumeaux s'attachant aux parois du vase.

„Le beurre naturel non falsifié, traité par le même procédé, se comporte tout autrement. Chauffé vers 150 ou 160 degrés, il produit une mousse abondante; les soubresauts sont beaucoup moins prononcés, la masse brunit, mais d'une façon différente. Une bonne partie de la matière colorante brune reste en suspension dans le beurre, de telle sorte que la masse totale conserve un aspect brun caractéristique que tout le monde a pu observer en se faisant servir une sauce dite „au beurre noir.” Sous ce rapport, tous les beurres naturels se comportent de la même manière.

„Il est étrange que ce procédé si simple n'ait jamais été indiqué jusqu'ici comme un moyen propre à distinguer le vrai beurre des beurres artificiels. Je le considère comme tout-à-fait concluant. Je l'ai fait essayer par différentes personnes à qui j'avais remis un grand nombre d'espèces de beurres tant artificiels que naturels: ces personnes ne se sont jamais trompées sur la nature de ces échantillons.”

## CAUSERIE.

### ÊTRE NERVEUSE.

Ce n'est qu'une petite infirmité, fort commode en bien des cas, utile en maintes occasions; parfois même une grande ressource, la plus efficace pour vaincre certaines résistances.

Vous le savez toutes, Mesdames: être nerveuse est une excellente excuse à la mauvaise humeur. Si l'on s'est impatientée, il est entendu que les nerfs en sont la cause; si l'on se dépêche, si l'on pleure, c'est parce que l'on est nerveuse.

\*\*

Avoir la migraine est encore une précieuse infirmité, mais celle-ci produit généralement moins d'effet.

D'abord, c'est moins prompt, moins subit; puis chacun sait que la migraine n'offre aucun danger; donc, autour de nous, on est assuré qu'après quelques heures, deux ou trois jours au plus, viendra la guérison.

Ensuite, pendant cet espace de temps, on reste enfermée dans sa chambre, on ne peut bouger, on laisse en paix son entourage.

\*\*

Mais les nerfs! c'est bien différent.

Tout le monde en souffre: domestiques, enfants, mari, lorsque madame a ses nerfs, sont sur les dents; aussi l'on en use et l'on en abuse.

Comment voulez-vous qu'un mari résiste à une femme nerveuse qui se pâme et a une crise, dont la cause est certainement le refus cruel de l'achat d'une toilette ou le désir non satisfait d'aller dans le monde?

Voilà de ces choses qui vraiment sont faites pour donner à l'homme le plus pacifique la réputation d'un tyran; aussi l'on se garde bien d'y résister. Toutefois... on se dédommage d'une autre façon.

\*\*

La mode fut un temps, pour les femmes, d'avoir des vapeurs. Ceci était aussi très-avantageux.

Seulement, c'étaient les femmes d'un certain âge; une jeune personne ne pouvait avoir des vapeurs; tandis que les nerfs!... Décidément c'est ce qu'il y a de mieux, et lorsqu'une tendre mère veut excuser les caprices d'un enfant gâté, quel qu'en soit l'âge, le sexe, elle ne manque jamais de dire que celui-ci est nerveux. Aussi, voyez: non seulement les fillettes, mais même des enfants de dix ans et moins savent parfaitement de quelle utilité sont les nerfs.

\*\*

On me dira probablement: „Vous prétendez donc que l'on ne peut être réellement nerveuse, que ces crises dont je souffre sont des simagrées.”

Non, Madame, je ne prétends pas cela; j'aime à croire que les crises simulées sont une rare exception; et certainement on peut souffrir, beaucoup souffrir des nerfs, tout comme de la migraine ou de tout autre mal. C'est fort pénible, j'en conviens volontiers. Seulement, bien souvent si l'on est nerveuse, c'est qu'on l'est devenue, en partie du moins, par sa propre faute, par manque de volonté, d'énergie.

Comme je le disais plus haut, c'est si commode d'être nerveuse, et lorsqu'un enfant a entendu sa mère l'excuser en disant qu'il est nerveux; lorsqu'il a remarqué les ménagements que cela provoque, les complaisances qui en résultent, le soin que l'on prend alors de lui éviter toute contrariété, il serait étonnant sans doute qu'il n'en profitât pas, — d'autant plus que fréquemment on lui en donne l'exemple.

\*\*

Si malheureusement on est d'un tempérament nerveux, il faut soigner cela sérieusement, prenant les conseils d'un homme de l'art, mais sans se dorloter; car c'est une raison de plus pour prendre sur soi et résister le plus possible. Si, dans la jeunesse surtout, on s'accoutume à s'abandonner sans mesure à toute manifestation d'impatience, de tristesse, de joie, on devient ordinairement d'une grande susceptibilité à cet égard. La santé en souffre, et, ce qui est pire plus tard, il est certainement difficile d'y remédier.

Les mères qui, par imprudence ou irréflexion, flattent ou excitent cette disposition à la nervosité, font un tort réel à leurs enfants; et les femmes qui sont assez peu raisonnables pour ne pas mieux résister elles-mêmes à leurs impressions, sont ordinairement les victimes de leur faiblesse. Non seulement leur santé s'altère, mais elles se rendent par là fort désagréables, parfois même insupportables. Elles finissent par lasser la patience, la pitié et jusqu'à l'affection; les hommes les trouvent avec raison ridicules, quoiqu'ils se gardent bien d'ordinaire de le leur dire. Quant aux femmes raisonnables, quelque indulgentes qu'elles soient d'ailleurs, elles ne peuvent qu'éprouver une compassion modérée en se disant: „Tâchons d'être plus fortes et plus sages.”

HORTENSE X.

## UN HOMME DIFFICILE A LOGER.

### Petite Etude de mœurs.

Je veux vous entretenir aujourd'hui de mon ami Onésyme Pachtgoed, homme sage, mûr, très-instruit, cœur excellent, ami sincère, et dont je fais le plus grand cas; mais qui a la manie de n'être point content jusqu'à ce qu'il ait trouvé, dans quelque genre que ce soit, précisément ce qu'il désire, ce qui, d'abord, fait de lui une type et amène souvent de petites aventures dont on va avoir un spécimen.

Il est arrivé dernièrement à Bruxelles, où il n'était pas venu depuis une dizaine d'années, et comme il ne savait où descendre, j'avais reçu une lettre de lui, dans laquelle il me priait de lui louer un appartement pour une couple de mois.

Il ne désirait qu'un quartier tranquille, une maison propre et des hôtes affables.

Je lui trouvai tout cela à St Josse-ten-Noode. Il fut très-content à son arrivée de ce que j'avais fait pour lui; mais dès le lendemain il m'écrivit le billet suivant:

„Mon cher ami, la rue est assez tranquille; mais, ce que nous n'avions point prévu, les derrières sont insupportables. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Un cabaret bruyant a fait un enfer de la cour, ou plutôt de la basse-cour adjacente, et à peine les chansons et les disputes des buveurs ont-elles été finies, que „les coqs, par leur ramage, — ont bientôt éveillé tout notre voisinage.”

„Après le ramage de la gent gallinacée, les servantes ont commencé le leur; des garçons se sont mis à rincer des verres; et jusqu'à présent je n'ai pas eu un moment de repos. Venez donc, je vous prie, ce matin, m'aider à trouver un autre gîte. Sans vous, je me perdrais dans la capitale.”

\*\*

Je me rendis chez lui tout de suite, et nous sortîmes. Il s'informa s'il faisait froid, et sur ce qu'on lui dit que l'air était un peu vif, il prit son lourd pardessus et parut très-surpris que je n'eusse pas le sien. Il me loua de m'endurcir ainsi aux intempéries de l'air, et s'affligea de ce que sa santé exigeait toutes sortes de ménagements dont, entre nous, je crois qu'il n'avait jamais essayé de se passer. Nous gagnons les Boulevards, et le soleil de midi commençant à faire sentir sa chaleur, je m'aperçus que Pachtgoed étouffait déjà sous son accoutrement.

— Je sue à grosses gouttes, me dit-il, mais je n'en suis pas fâché; j'ai attrapé dans ce maudit voyage un rhume qui couve au-dedans de moi, et cette abondante transpiration en emportera le germe, infailliblement.

Nous trouvâmes une jolie maison portant écriteau; nous entrâmes et aussitôt mon compagnon, qui était en nage, demanda, avant tout, la permission d'entrer dans la cuisine; il en fit fermer toutes les portes et y resta pendant une demi-heure, jusqu'à ce qu'il se crût assez rafraîchi pour visiter l'appartement à louer.

Par malheur, personne n'avait habité cet appartement depuis qu'on l'avait repeint à neuf, et Pachtgoed, qui redoutait l'odeur de la peinture par dessus tout, ressortit aussitôt sans en demander davantage. Il m'assura que, dans sa petite ville, il avait fait une longue maladie pour avoir traversé la rivière dans un bateau peint à l'huile nouvellement.

\*\*

Lorsque nous fûmes de nouveau dans la rue, nous ne savions de quel côté tourner nos recherches, lorsque, par un très-grand hasard, j'aperçus un de mes amis avec qui nous eûmes un moment de conversation. Aussitôt qu'il sut nos projets, il nous dit qu'il pouvait nous éviter bien des peines; que la veille il s'était trouvé dans une maison où il avait vu un logement qui devait être notre affaire. Sur la description qu'il nous en fit, nous nous mîmes bravement en marche pour nous y rendre.

Quand nous nous séparâmes, nous étions très-

satisfait l'un et l'autre : lui de son nouvel appartement, et moi, d'avoir réussi, par mes soins, à le lui procurer.

Nous fîmes le projet de nous revoir souvent et je retournai chez moi.

Le lendemain matin, je reçus un message de sa part ; il me suppliait de venir déjeuner avec lui. J'avais fait un autre emploi de ma matinée ; cependant je ne voulus pas lui refuser.

— Mon ami, me dit-il en m'abordant, je suis le plus malheureux des hommes.

— Qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous chagrine ?

— Il faut que je déloge encore, et cela dès aujourd'hui.



SALON DE PARIS. — LE CHRIST APPELANT A LUI LES AFFLIÉS, D'APRÈS M. A. MAIGNAN.

— Que vous est-il donc arrivé ? Vos hôtes vous ont-ils cherché quelque noise, ou bien avez-vous découvert quelque friponnerie ?...

— Non, non, rien de tout cela ; la femme est on ne peut plus prévenante ; le mari est

tout le jour à ses affaires ; mais il y a au-dessus de moi un enfant qu'on nourrit, et le balancement du berceau... toute la nuit !... Mon ami, un jeune enfant et la paix ne peuvent habiter sous le même toit. Je n'ai pas encore dormi

la valeur d'un quart d'heure depuis mon arrivée à Bruxelles. Ainsi, avalons vite notre café et, je vous en prie, aidez-moi à chercher encore un gîte pour ce soir.

\*\*\*

Nous eûmes promptement déjeûné, et nous continuâmes nos recherches.  
Chemin faisant, Pachtgoed me raconta qu'il

s'était souvenu, pendant la nuit, qu'une de ses connaissances lui avait dit qu'à Bruxelles, comme à Paris, il fallait toujours se loger dans les étages les

plus élevés, parce que c'était l'unique moyen de respirer un bon air; à quoi il était tenté d'ajouter que c'était un moyen de dormir tranquille.



LE COIN D'UN PARC, D'APRÈS M. C.-P. WEBER.

Nous eûmes beaucoup de peine à trouver un logement propre et près du toit. Il y en avait beaucoup qu'il ne voulait seulement pas

regarder. Tantôt c'était un serrurier, tantôt c'était une fabrique, etc. Une fois nous étions sur le point d'entrer dans une maison, lorsqu'il

s'aperçut qu'il y avait de la paille étendue à quelque distance.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, qu'il y a

un malade dans le voisinage ? Je ne suis pas disposé à emporter une fièvre putride ou une petite vérole.

Ailleurs, la maison lui paraissait trop nouvelle pour que les plâtres fussent bien secs; plus loin, c'était une raison contraire : la maison était vieille et lui paraissait peu sûre.

Nous trouvâmes enfin à peu près ce qu'il lui fallait : un petit appartement élevé, bien tenu, donnant sur des jardins, et du voisinage le plus commode et le plus tranquille.

Les arrangements furent bientôt pris. Mon ami me dit, avec un air de satisfaction :

— J'ai donc ce qu'il me faut ! Je vous remercie, mon cher, de tous vos soins. Venez dîner avec moi demain, pour que je vous fasse de nouvelles excuses de toutes les peines que je vous ai données.

\* \*

Nous nous séparâmes de nouveau, forts contents tous deux. Mais en retournant chez moi, il me survint une inquiétude.

— Pachtgoed, me disais-je, jouit d'un air pur; il n'y a point là de cabaret, ni de berceau d'enfant; mais il est près des gouttières; et nous n'avons pas songé aux chats...

Le lendemain, lorsque j'allai dîner chez lui, ces chats me trottaient dans la cervelle. Je m'apprêtais déjà à devoir passer mon après-dînée en quête d'un nouvel appartement, et je n'entraî chez mon ami qu'en tremblant.

Jugez combien je fus agréablement surpris lorsqu'il vint à moi d'un air riant, et me dit qu'il était parfaitement et ne pouvait rien désirer de mieux, qu'il n'avait plus maintenant qu'à s'occuper de l'objet de son voyage, voir ses connaissances, écrire ses lettres, etc., etc.

Je fus d'autant plus satisfait, qu'étant moi-même invité à passer quelques jours à la campagne, je pourrais, dans l'intervalle, être tranquille sur son compte et m'assurer qu'il était logé à son gré.

\* \*

Je partis donc dès le lendemain de très bon matin pour la campagne, d'où je ne suis revenu que depuis deux jours. Je me suis empressé, en arrivant, d'aller prendre des nouvelles de l'ami Pachtgoed.

Inutile soigneur ! mon oiseau était déniché. Je trouvais même son hôte très-irrité contre lui.

— Il n'est pas, me disait-il, resté seulement trois jours chez moi. Et cela sous prétexte que mon fils apprend à jouer du violon; qu'il joue faux toute la journée; que son maître de musique ne joue pas plus juste; qu'il aimerait mieux être fouetté du matin au soir que d'habiter avec un apprenti joueur de violon; que sais-je ? mille raisons de ce genre !

— Et où est-il allé loger ?

— Au Boulevard de l'Observatoire.

On me donna son adresse et je m'y rendis. Je trouvais une grosse maman, et demandai à parler à Monsieur Pachtgoed.

— Oh, bien oui ! me dit-elle; il court encore.

— Comment ! il a déménagé !

— Dès le surlendemain de son arrivée, Monsieur !... Nous avions une lessive à faire, il n'a pas pu supporter cet inconvenient passager. Il est allé demeurer ailleurs.

\* \*

Je me rends à l'adresse qu'on m'a donnée; je demande mon homme; il n'y était plus. Un dentiste avait son appartement en face du sien; il avait entendu quelques patients crier, cela lui avait suffi.

On m'indiqua le lieu de son nouveau domicile, mais c'était fort loin de là; il était tard; je crus qu'il valait mieux renvoyer ma recherche au lendemain.

Je rentre donc chez moi et j'y trouve... qui ? Mon ami Pachtgoed en personne, lequel était venu s'y établir.

— Oh ! mon cher, commença-t-il à me dire, quelle abominable ville que ce Bruxelles ! Je ne sais encore où reposer ma tête; il faut que vous me logiez ce soir.

— Avec plaisir, lui dis-je; prenez mon lit.

— Non, non, je coucherai dans votre salle à manger; il ne me faut qu'un matelas. Mais, pour l'amour de Dieu, logez-moi jusqu'à ce que je sois casé à ma fantaisie. Je n'en puis plus. Demain, je recommencerai mes recherches, et je ne saurais manquer de trouver cette fois ce qui me convient.

Il fallut bien en passer par où il voulait; mais nous sommes au surlendemain soir; il n'a encore rien rencontré qui soit précisément ce qu'il désire; j'ai même grand peur que le temps qu'il voulait passer à Bruxelles ne soit tout-à-fait écoulé avant qu'il ait trouvé à se loger. Et en attendant il est domicilié dans ma salle à manger, où il est fort mal et me gêne beaucoup; tandis que s'il avait voulu supporter le petit désagrément de sa première habitation, il y serait accoutumé depuis longtemps; il aurait vu ses amis, terminé ses affaires; il serait tranquille, — et moi aussi.

#### LE CHEVALIER DE LA VILLE-AU-BOIS.

#### VOYAGES.

#### DE GIBRALTAR A CADIX

Cadix, le 28 mars 1880.

Je ne vous raconterai pas comment, embarqué à Gibraltar et comptant toucher à Cadix en quelques heures, nous fûmes obligés de nous abriter à l'embouchure d'une petite rivière appelée Barbate. Mais ce qui fut pour moi d'abord un contretemps fâcheux, se changea en une suite de plaisirs dont je garderai éternellement la mémoire, car il en est résulté un petit voyage plein d'imprévu et d'agrément.

Rien de plus sauvage que la dune où nous nous trouvions, et qui n'est cependant qu'à six lieues de distance d'une des villes les plus opulentes de l'Espagne.

Pas une maison ne s'offrit à nos regards, pas une ruine, pas la plus légère trace de la présence de l'homme. La rivière se jette dans la mer à travers un labyrinthe de rochers éparpillés çà et là sur le rivage, et présentant les formes les plus fantastiques. Quelquefois, c'est l'image imparfaite d'une cathédrale gothique. ailleurs, c'est un geant; ici, l'on aperçoit un bloc énorme, plus loin, c'est un obélisque aérien.

Comme nous étions résolus d'achever notre voyage par terre, nous nous informâmes d'un lieu où nous pourrions passer la nuit.

On nous dit que le village le plus voisin était à trois heures de marche, ce qui nous contraria beaucoup, car la nuit s'avancait rapidement. Mais, peu après, nous rencontrâmes un pêcheur qui nous conseilla de coucher à l'ermitage de Santa-Oliva, — car il y a encore en Espagne de vrais ermitages et de vrais ermites.

Nous quittâmes donc les côtes en saluant le vaste Océan, et nous nous trouvâmes bientôt à l'ermitage en question.

\* \*

Qu'on se représente le jardin des Hespérides, et l'on aura une idée de cet endroit.

C'est une immense orangerie, disposée naturellement avec tout l'art désordonné des parcs anglais, dont les arbres majestueux, chargés tout à la fois de fleurs et de fruits, recevaient un charme additionnel des derniers rayons du soleil couchant.

Partout l'atmosphère était imprégnée des plus suaves odeurs; partout on entendait le bruit murmurant d'un ruisseau caché sous des bouquets de myrtes ou de jasmins sauvages.

Nous fûmes accueillis avec bonté par l'ermitage, et tandis que nous mangions le rustique souper qu'il nous avait apprêté, il nous entretenait de la divinité du lieu.

D'après son récit, la Vierge de l'Oliva, à qui la chapelle est dédiée, fut ainsi nommée parce qu'elle avait apparue... dans l'enveloppe d'une olive. Elle est toute-puissante: elle envoie la pluie et le beau temps, donne la santé et la fortune. Le vieillard ne paraissait pas la considérer comme un être surnaturel, mais

comme une ancienne connaissance dont il parlait même avec une familiarité tout-à-fait naïve.

Il offrit de nous admettre à la niche où son image était placée; mais, le besoin de repos se faisant vivement sentir, nous refusâmes cette faveur insigne qu'il n'accorde, nous a-t-il dit, qu'à très-peu de monde.

Bientôt le sommeil s'appesantit sur nous au milieu des brillants accords d'un millier de rossignols; et les différentes scènes qui s'étaient offertes à nous dans le courant du jour, se reproduisirent dans des rêves remplis des plus douces illusions.

\* \*

Le lendemain matin, à la pointe du jour, nous prîmes la route du village de Véger, que les Romains désignaient sous le nom de Melaria, à cause de l'abondance et de l'excellente qualité de son miel.

Bâti sur le sommet d'un roc pointu, entouré d'une végétation surabondante, dominant sur une plaine riante qu'arrose le Barbate, cet endroit est vraiment une des demeures les plus enchanteuses du monde, et je l'ai sans cesse devant les yeux. Malheureusement, l'impétuosité du caractère andaloux s'évapore dans l'inertie, et ici rien n'encourage l'homme à améliorer sa condition matérielle et morale.

Un simple trait suffira pour montrer à quel degré l'indolence et l'apathie sont portées.

En approchant du village, nous vîmes un superbe troupeau de vaches; un homme était occupé à les traire; mais qui recevait le lait ? ... La terre !

Je fus étonné de cette action, et j'en demandai la cause.

— Nos vaches, me répondit le pâtre, ont tant de lait que nous sommes obligés d'en donner ou d'en jeter une grande partie.

— Et pourquoi n'en faites-vous pas du beurre ?

— Du beurre ! reprit-il avec un air de mépris; nous prenez-vous donc pour des Flamands ? Quand nous en avons besoin, nous allons en acheter à Cadix, et nous l'avons à trois piastres la livre, sans nous donner la peine de le faire.

\* \*

Nous passâmes une journée délicieuse à Véger, soit en parcourant les plaines circonvoisines, qui offrent les aspects les plus variés et les sites les plus romantiques, soit en visitant un vieux castel, antique habitation des Maures, d'où l'on découvre, dans un lointain magique, les côtes d'Afrique et des montagnes qui nous parurent être des ramifications du Mont-Atlas.

Dans l'église du village nous avons vu un phénomène végétal digne de l'attention du voyageur.

Un palmier nain a pris racine dans un interstice des pierres qui forment un des murs de ce monument. Cette plante, ordinairement, n'a point de tronc et n'excède jamais la hauteur d'un rosier; mais, dans cette circonstance, la racine s'est développée au point qu'elle a toute l'apparence d'un tronc dont la forme est élégante, et dont la dimension excède huit pieds et demi.

Nous quittâmes ce charmant pays avec regret, en poursuivant notre route le long des côtes jusqu'à Cadix.

Nous avions à peine fait une lieue, que toute végétation disparut à nos yeux, et nous entrâmes dans les landes.

L'Océan n'est jamais en repos sur ce rivage, même quand le temps est calme; les lames venaient se briser à nos pieds, et nous entraînèrent souvent dans notre marche. Nous aperçûmes bientôt les fortifications de Cadix; nous dîmes adieu aux méditations poétiques, aux agréables rêveries, aux innocentes beautés de la nature, pour nous plonger dans le monde des réalités et le chaos des affaires.

PAUL PLANOY.

## RIEN DE TROP.

Longtemps avant que Beaumarchais l'eût écrit, ma mère m'avait dit souvent: „Mon fils, recherchez la considération.”

Je m'avisai un jour de lui demander ce qu'il fallait faire pour l'obtenir; elle ne me répondit que ces trois mots: „Rien de trop.” Mais ces trois mots étaient d'un grand sens.

Plus j'y réfléchis, plus je me confirme dans l'idée qu'ils renferment toute la science du monde; qu'ils conviennent aux hommes aussi bien qu'aux femmes; que c'est le talisman universel, qui donne non-seulement la considération, mais l'esprit, mais la grâce, mais la vie et la santé.

Tout est dans ces trois mots: „Rien de trop.”

Mon médecin ne me soutenait-il pas encore ce matin que je ne devais la santé dont je jouis à mon âge, qu'à mon extrême délicatesse! „Si vous aviez eu, me disait-il, une santé de porte-faix dans votre jeunesse, il y a longtemps que vous ne seriez plus de ce monde.”

Et le plaisir, qu'est-ce autre chose, sinon la jouissance modérée des appétits du cœur, de l'esprit et des sens?

Au-delà c'est abus, excès, douleur.

\* \*

Ainsi, lorsque la sagesse nous dit: „Soyez tempérants; soyez modérés,” elle ne fait que traduire en d'autres termes le précepte de la nature qui nous a dit: „Soyez heureux, veillez à votre conservation.”

Soyez tempérants, c'est-à-dire, usez et n'abusez pas.

Vous avez reçu des sens pour vous en servir, et non pour les oblitérer. Jouissez pour satisfaire vos besoins, et ne confondez pas vos besoins avec des appétits vicieux. La douleur vous avertira de votre méprise. L'intempérant digère avec anxiété, dort péniblement, ne conçoit rien avec clarté, se livre avec violence à tous ses penchants, essuie des maladies longues, ne vit pas longtemps, et meurt accablé de mépris et d'infirmités.

Et cela pour n'avoir pas suivi le précepte donné par la nature et par la sagesse: „Rien de trop.”

Soyez modérés, c'est-à-dire, soignez vos intérêts en ménageant ceux d'autrui; proportionnez vos desirs à vos facultés, vos moyens à votre but et vos efforts aux obstacles que vous avez à vaincre.

Quand la modération ne serait pas une excellente qualité, elle serait encore un excellent calcul. Car c'est par elle que nous nous faisons aimer dans toutes les circonstances de la vie. Par elle, nous commandons sans hauteur, nous obéissons sans bassesse, nous louons sans exagération, nous critiquons sans amertume. Par elle, nous prenons un empire insensible sur tous les cœurs, nous conservons ce ton calme, imposant et modeste que la vérité semble exiger de celui qui défend ses droits.

Il n'est permis de se fâcher qu'à celui qui a tort. Il n'est pas même permis d'outrer le zèle de la vertu, lorsqu'il ne peut servir et qu'il peut offenser.

\* \*

Que d'officieux maladroits ont nui à leurs amis en voulant les servir avec trop de chaleur! Que de négociants avides ont perdu leur honneur en voulant accélérer leur fortune! Que de femmes ont pleuré toute leur vie l'instant où elles oublièrent cette leçon de sagesse et de modération: „Rien de trop.”

Les moralistes ont eu raison de dire que la vertu est entre deux excès; mais il me semble qu'ils n'ont dit en cela que la moitié de leur secret; ils devaient dire en outre que le plaisir est entre la douleur et le besoin. J'aime cette image du plaisir, comparé à des patineurs:

Sur un mince cristal, l'hiver conduit leurs pas,  
Le précipice est sous la glace.  
Telle est de nos plaisirs la fragile surface:  
Géissez, mortels, n'appuyez pas!

Ces vers charmants ne sont que le commentaire de mon texte: „Rien de trop.”

\* \*

Ainsi donc rien de trop dans nos plaisirs; au-delà c'est douleur.

Rien de trop dans l'art de plaire; au-delà c'est affectation.

Rien de trop dans l'éloge; au-delà c'est flatterie.

Rien de trop dans la critique; au-delà c'est satire ou méchanceté.

Nous trouverons la fausseté au-delà de la politesse.

La grossièreté au-delà de la franchise.

La bassesse au-delà de la simplicité.

L'emphase au-delà de la grandeur.

Trop d'esprit fatigue, trop de sagesse repousse, trop de gloire éblouit: il n'y a pas jusqu'à trop de bonté qui ne dégénère en faiblesse.

Me trompé-je, ou bien vais-je tomber dans le défaut trop ordinaire à mon âge, en vous disant que je me suis aperçu qu'on outrait un peu les vices et les vertus, par le temps qui court...

Il me semble, par exemple, que les enfants sont trop précoces, que les jeunes gens sont trop sérieux, que les hommes sont trop préoccupés, et que les vieillards sont trop galants...

Mais l'humeur qui me gagne, m'avertit que j'outre-passe moi-même les bornes de la critique; un mot de plus et j'allais oublier les avis de ma mère; j'allais tomber dans le vice que je reproche aux autres; — tant il est difficile de donner à la fois l'exemple et la leçon, et de savoir s'arrêter à propos!

M. DE SPIRIMONT.

## LE CYGNE ET LES CANARDS.

Jaloux de la blancheur du majestueux Cygne,  
De Canards une troupe indigne  
Sur les bords d'un étang, loin de lui barbotait,  
Et dans sa criailleuse rage,

Faisait jaillir la bourbe et l'en couvrait;  
„Qu'il étale à présent, dirent-ils, son plumage!”  
Le magnifique oiseau plonge, puis, se dressant,  
A leurs regards trompés se montre éblouissant!

Cette fable, je crois, s'applique avec justesse  
A certains Canards d'autre espèce;  
Malgré tous leurs efforts, cygnes, pour vous noir-  
Ces petits insolents ne font que se salir. [cir,  
ANSELME.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

## TROISIÈME PARTIE.

## VIII.

Les invités quittèrent donc les ruines pour se rendre au château habité, où le dîner les attendait.

Le cuisinier de Lord Darkwood s'était surpassé en cette occasion; la salle à manger resplendissait de lumières; les parfums les plus suaves flattaient l'odorat, et la table, somptueusement servie, présentait un coup d'œil vraiment féérique.

L'ancien capitaine fut ravi de ce que ses ordres avaient été si bien exécutés, car il se flattait que l'étalage de ce luxe, de ces richesses, produirait une bonne impression sur l'esprit de l'Indienne, et augmenterait la chance qu'il avait de réussir auprès d'elle.

Aussitôt que le dîner fut terminé, on retourna aux ruines, où des feux venaient d'être allumés dans les grandes cheminées béantes de la salle des banquets.

Bientôt une troupe de musiciens, venue de Shrewsbury, cachée dans une galerie supérieure, fit entendre les premiers accords d'une valse de Strauss, très en vogue à cette époque.

Le bal commença.

Le marquis dansa avec Miss Norreys à plusieurs reprises, et ne la quitta que sur l'invitation de Lord Chilton, à qui la châtelaine de Beechmont avait promis plusieurs danses.

Ce n'était cependant que par politesse qu'elle avait accepté, car son esprit était occupé d'un tout autre sujet.

Elle pensait au télégramme qu'elle avait reçu et à la mission confiée à Aga, son fidèle serviteur hindou, et surtout à ce cri étrange qu'elle avait entendu dans les souterrains et qui résonnait encore à son oreille.

Lord Chilton, de son côté, était aussi préoccupé qu'elle.

Il songeait à sa chère Gwendoline qu'il ne reverrait peut-être plus jamais en ce monde, se disait-il, ainsi qu'à M. Markham, qui ne répondait pas à la lettre qu'il lui avait écrite.

Cette gaieté qui l'entourait lui faisait mal au cœur, et ne rendait que plus amère l'idée que celle qu'il aimait pouvait être réduite en ce moment à la pauvreté et aux peines les plus cruelles.

La danse terminée, Miss Norreys manifesta le désir de se reposer et alla s'asseoir.

Ronald Chilton, lui, se dirigea vers une fenêtre-balcon et regarda au dehors.

Aussitôt une forme humaine, qui se trouvait pour ainsi dire collée contre les vitres à l'extérieur, recula vivement en arrière, et alla se cacher dans l'ombre.

C'était Gwendoline.

## IX.

A la vue de Lord Chilton, un cri s'était échappé des lèvres de l'institutrice, et avait été entendu par Pietro qui se trouvait au jardin.

Le Maltais, surpris, s'arrêta pour écouter, puis se glissa sans bruit jusqu'auprès de l'arbre où la jeune fille s'était cachée.

— Per Bacco! c'est la gouvernante, murmura-t-il. Que peut-elle avoir vu? Pourquoi cette exclamation?

Et s'avançant de plus en plus vers Miss Myner, il arriva presque devant la fenêtre, où il se tint à quelques pas de distance.

Lord Chilton était à la même place, et le rusé valet comprit bien vite que c'était lui qui avait été la cause du cri de surprise poussé par la gouvernante.

Ronald, inconscient de ce double espionnage, continuait à regarder la lune qui brillait à travers les branches des arbres du jardin.

— Il faut que je quitte Beechmont demain, se disait-il. J'irai dans le Yorkshire trouver M. Markham; il ne refusera pas de me recevoir, au moins, s'il ne veut pas m'écrire. Je ne jouirai pas d'un moment de repos aussi longtemps que je n'aurai pas retrouvé celle que je cherche.

S'il avait pu deviner que sa bien-aimée n'était qu'à une dizaine de pas de lui!...

Oh! qu'il se sentait mal à l'aise dans cette salle chauffée et parfumée, notre triste jeune homme, au milieu de cette joyeuse société qui s'abandonnait avec ravissement au plaisir de la danse.

— Je ne puis rester ici davantage, se dit-il, je vais respirer l'air frais, car ma tête est en feu.

Et ouvrant sans bruit la porte du balcon, il s'élança dehors sans être aperçu de personne.

En voyant Lord Chilton ouvrir la fenêtre, Gwendoline avait saisi une branche d'arbre pour support, car son émotion était si grande qu'elle sentait ses jambes fléchir sous elle.

Le vicomte s'arrêta un moment, puis s'avança vers l'endroit où la jeune fille se tenait immobile; il aurait été impossible à celle-ci de faire un pas, ses pieds restaient comme cloués au sol.

Ronald cependant crut voir une personne se mouvoir dans l'ombre, et pensa que c'était une des servantes du château qui s'amusaient à regarder danser les hôtes de son maître.

Il allait se détourner de ce chemin, lorsqu'un rayon de lueur vint éclairer à moitié celle qui se cachait.

Lord Chilton, frappé d'un singulier pressentiment, s'avança vivement vers elle.

Se croyant reconnue, Gwendoline poussa une nouvelle exclamation, et le vicomte, comme galvanisé au son de cette voix, s'élança en avant et prit avec force les deux mains de la femme qui était devant lui.

— Ronald! Ronald! s'écria-t-elle. Grand Dieu!...

— Gwendoline, est-ce vous!... Vous que je retrouve enfin après tant de mois de recherches... Gwendoline, ma chérie, parlez donc...

Pietro, qui n'avait pas quitté sa cachette, se pencha, les yeux grands ouverts.

— Gwendoline! se dit-il. Per Giove! Si cette Miss Myner était la Gwendoline Winter en question... ma fortune serait faite.

## X.

M. Markham, revenu à son ancienne demeure de Lonemoor après tant d'années d'absence, paraissait aussi soucieux qu'avant son départ.

Orkney, son agent d'affaires, lui présenta ses comptes; il les parcourut rapidement et imposa silence à celui-ci quand il voulut l'entretenir de la jeune personne, d'après lui intrigante et coquette, qui avait été élevée à Lonemoor, pendant son séjour à l'étranger.

Le vieillard en avait cependant entendu assez pour être convaincu que cette jeune fille était mauvaise et trompeuse, et il se dit que jamais elle ne dépasserait plus le seuil de sa maison.

Après quelques semaines, le vieillard se renferma dans son cabinet et refusa de voir personne.

Ses anciens voisins, autrefois ses amis, furent impitoyablement renvoyés quand il se présentèrent pour souhaiter la bienvenue à leur vieux camarade.

Un jour, il annonça à ses serviteurs qu'il allait se mettre de nouveau en voyage et qu'il passerait la fin de ses jours à l'étranger.

Son retour chez lui avait produit un très-mauvais effet sur sa santé. Le souvenir du passé ne le quittait pas un instant.

Sa fille, qu'il avait si tendrement aimée, qui faisait son orgueil et sa joie, avait, en une heure, fait le tourment de sa vie entière.

Oh! comme il haïssait sa mémoire!

Et cependant, le soir, quand il était seul dans son cabinet, il croyait par moments entendre le bruit de ses pas dans l'escalier.

Cette maison, qu'elle avait embellie par sa présence, lui était odieuse à présent; ce salon, dont elle était l'ornement, il n'y mettait plus jamais les pieds.

Et sa chambre à coucher donc...

Oh! c'était là que Gwendoline était née!

Deux jours après son arrivée à Lonemoor, il avait reçu la lettre de Lord Chilton, qui le suppliait de lui faire connaître l'adresse de Gwendoline, et lui parlait en même temps de sa beauté, de sa douceur, de sa distinction et de sa noblesse de caractère.

Le vieux squire resta ébahi en lisant cette missive. Jusqu'alors personne ne lui avait parlé ainsi de sa petite-fille.

— Ce jeune serpent a complètement charmé Lord Chilton, pensa-t-il. Si même je savais où elle se trouve, je n'aurais garde de le lui dire; elle n'est pas une femme convenable pour un vicomte; je ne voudrais pas avoir ce mariage-là sur la conscience.

En déposant la lettre sur son bureau, ses yeux tombèrent sur l'adresse indiquée dans le post-scriptum.

— Il est en visite à Beechmont chez Miss Norreys, dit-il. Miss Norreys?... Serait-elle une parente de feu ma femme?... Mon beau-frère, le général Norreys, qui a habité les Indes pendant bien longtemps et qui est mort, il y a un couple d'années, a laissé une fille... Je crois

qu'elle s'appelait Sicily. Donc, si la nouvelle propriétaire de Beechmont se nomme Sicily Norreys, elle est ma nièce, ou plutôt celle de ma femme. Je voudrais bien la voir avant de quitter l'Angleterre pour toujours, et si elle est ma parente, je lui laisserai mon héritage. Je me rendrai à Beechmont avant de retourner sur le Continent, cela est décidé.

Quelques jours s'étaient passés depuis que M. Markham avait reçu la lettre de Lord Chilton, lorsque le serviteur hindou de Miss Norreys fit son apparition à Lonemoor.

Il s'était présenté à la porte de la cuisine, demandant s'il n'y avait pas d'horloges à raccommoder, ni de porcelaines ou de cristaux à coller.

Aga, dont on devine le rôle, portait un petit sac de cuir sur le dos, et avait différents instruments à la main.

M<sup>me</sup> Quillet, qui était précisément à la cuisine, lui dit avec bonté:

— Vous pouvez entrer, nous avons deux horloges à réparer et une foule d'objets à raccommoder. Si je suis contente de vous, je

je donnerais dix ans de ma vie pour les retrouver.

— Vraiment! Eh bien, je vous dirai que cette Miss Granger a été gouvernante ici-même.

— Comment! exclama Aga, j'ai donc trouvé la maison que je cherche!...

— Oui, répondit la vieille femme, elle nous a quittés pour épouser M. Thomas Myner. Ils habitent Londres, n<sup>o</sup> 80 Queenstreet, Northumberland-terrace.

— Attendez, s'il vous plaît, fit l'Hindou; je vais écrire cela.

Il prit un vieux portefeuille, y inscrivit l'adresse indiquée, puis le remit soigneusement dans sa poche, en cachant autant que possible la joie qu'il éprouvait d'avoir si bien réussi à obtenir les renseignements qu'il désirait, sans avoir inspiré aucun soupçon.

## XII.

Lord Chilton, au comble du bonheur d'avoir retrouvé enfin sa chère Gwendoline, lui raconta les recherches auxquelles il s'était livré pour découvrir sa retraite, et tout ce qu'il avait souffert en la croyant perdue à jamais pour lui.

— Je pensais à vous, lui dit-il, au moment où je suis sorti de la salle de bal, et tout insensé que cela pouvait paraître, il me semblait que j'allais vous rencontrer dans ce jardin... Mais vous ne me dites rien, Gwendoline: n'êtes-vous donc pas heureuse de me revoir?

— Oh, Ronald, la joie immense que je viens d'éprouver m'a fait oublier ce dont je dois me ressouvenir.

— Que signifient ces paroles, mon amie? Je ne vous comprends pas.

— Avez-vous donc oublié comment nous nous sommes quittés, Ronald?

Lord Chilton prit le bras de la jeune fille et le passa sous le sien.

— Venez, marchons, dit-il, car on pourrait nous entendre ici. J'ai

des explications à vous donner...

Pietro, les oreilles et les yeux ouverts, suivit le jeune couple à pas de loup, et ne perdit pas une parole de leur conversation.

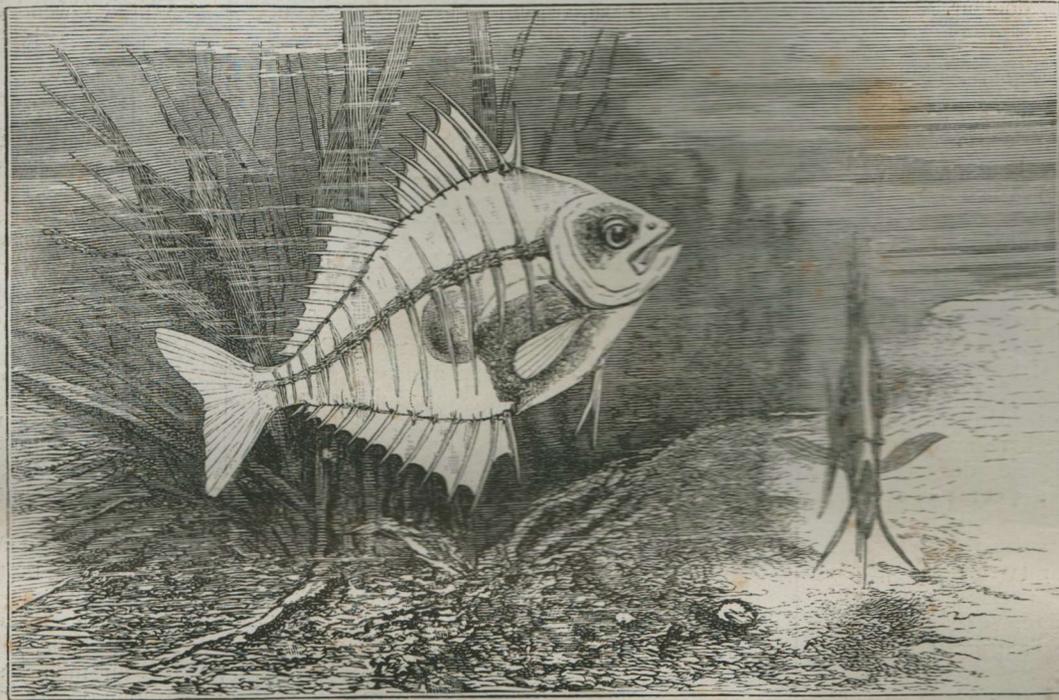
— Je ne vous ai jamais blâmé, Ronald, reprit Gwendoline. Quand vous m'avez demandé à devenir votre femme, je vous ai répondu que je n'étais pas une compagne convenable pour le fils d'un vicomte, et que si le lendemain matin vous ne reveniez pas à Lonemoor, ce serait parce que vous auriez réfléchi et que votre proposition, dictée par la noblesse de votre cœur, n'était pas réalisable... Et vous n'êtes pas revenu!

— Oh, Gwendoline, que vous m'avez mal jugé!... Pauvre enfant, avez-vous donc pensé que je m'étais volontairement éloigné de vous, à cause de votre naissance obscure et de votre manque de fortune?

— Arrêtez, Ronald! Je sais que vous êtes noble et bon, et, je le répète, je ne vous ai jamais blâmé, car je comprends plus que jamais qu'il est impossible qu'une fille sans nom, dont la mère inconnue a été enterrée par charité dans un coin du cimetière de Penistone, devienne la compagne du fils de Lord Chilton.

En entendant ces paroles, le Maltais fit un brusque soubresaut qui faillit trahir sa présence. Plus de doute pour lui: cette jeune fille était bien la Gwendoline Winter qu'il cherchait depuis si longtemps.

(A continuer.)



LES POISSONS TRANSPARENTS.

vous donnerai de l'ouvrage pour deux jours au moins.

La bonne dame commença par lui faire servir à déjeuner, puis lui indiqua ce qu'il aurait à faire.

Cependant, comme elle n'avait aucune garantie de la probité de cet homme, elle mit auprès de lui une des servantes de la maison pour le surveiller.

Cette fille, qui aimait beaucoup à jaser, fut amenée insensiblement à raconter toute l'histoire de Gwendoline, sans qu'elle s'aperçût le moins du monde de l'espèce d'interrogatoire que l'étranger lui faisait subir, tant le soi-disant ouvrier s'était montré fin et rusé.

## XI.

Dans le courant de l'après-midi, M<sup>me</sup> Quillet vint examiner le travail de l'Hindou et en fut fort satisfaite.

Elle s'assit auprès de lui, le questionna sur le lieu de sa résidence, et lui demanda depuis combien de temps il habitait l'Angleterre.

— Oh! il n'y a pas un an que je parcours le Yorkshire, Madame; je suis à la recherche d'une ancienne maison de campagne, où une certaine demoiselle Granger a été institutrice autrefois.

La femme de charge tressaillit.

— Que lui voulez-vous, à cette demoiselle?

— C'est que, elle et son mari, car je sais qu'elle est mariée, peuvent m'être bien utiles;